

7<sup>ème</sup> conférence 1994-1995

**ANNEE DE LA FAMILLE**

**La « civilisation de l'amour » n'est pas une utopie**

père Marie-Dominique Philippe, o.p.

---

à Boulogne, le 2 avril 1995

**« ALLER A CONTRE-COURANT »**

**« N'AYEZ PAS PEUR ! »**

**A QUOI NOUS ENGAGE CETTE INVITATION DU SAINT-PERE ?**

Le sujet est assez particulier. Il a été choisi parce que beaucoup d'auditeurs le désiraient. Non qu'ils eussent des doutes, mais parce que nous devons aujourd'hui essayer de mieux comprendre la manière dont nous devons suivre le Saint-Père en tant que catholiques. Avant de dire à Pierre : « Fais paître mes brebis », Jésus lui a demandé par trois fois : « M'aimes-tu ? »<sup>1</sup>. On peut dire que Jésus a aussi demandé au Saint-Père : « M'aimes-tu ? ». On voit bien cela : quand il était jeune, sa vocation était en premier lieu contemplative, et il a frappé à la porte du Carmel. Le Père provincial de ce temps-là, inspiré par le Seigneur, lui a dit : « Non, ce n'est pas votre vocation. Vous êtes fait pour quelque chose de plus grand que le Seigneur vous demandera. » Mais lui, dans sa générosité première, voulait tout donner. Et l'interrogation de Jésus sur lui a toujours été : « M'aimes-tu ? », et sa seule règle de conduite a été de ne rien refuser au Seigneur.

La première fois que je l'ai rencontré, il était encore cardinal. J'ai eu l'impression (or les premières impressions sont toujours importantes) de rencontrer un apôtre de Jésus. Et parce que cela m'intéressait beaucoup, de voir un archevêque de sa taille face à une situation qui était alors tragique, je lui ai demandé : « Quand vous réunissez tous vos prêtres, pouvez-vous parler librement, comme en face du Christ ? » C'était très indiscret de ma part, mais nous nous comprenions suffisamment pour que je puisse lui poser la question. Il m'a répondu : « Je sais que tout ce que je dirai à mes prêtres sera répété le soir, intégralement, au gouvernement. Ils sauront tout. Mais cela ne me gêne pas [il n'y a pas beaucoup d'hommes qui pourraient dire cela !], parce que je sais qu'ils n'oseraient pas me mettre en prison : cela susciterait une révolte. »

Autre anecdote. Pendant un conclave, lorsqu'on annonce à tel cardinal que, vu le scrutin, il est élu Pape, on lui demande s'il accepte — car il peut refuser : il est libre. Et après avoir dit oui, il se lève et remercie de leur confiance tous ses confrères cardinaux. C'est un geste fraternel qui est

---

<sup>1</sup> Jn 21, 15-17.

très beau. Mais là, on a vu le cardinal Wojtyła<sup>2</sup> plonger sa tête dans ses mains (ceux qui ont pu le voir dans sa petite chapelle, après la messe, connaissent ce geste : il plonge sa tête dans ses mains et reste dans le silence...) et dire tout haut : « Seigneur, si vous le voulez, vous savez que j'accepte tout de vous ». C'était bien la réponse au « M'aimes-tu ? » de Jésus. Il ne pouvait accepter que dans l'amour.

« *N'ayez pas peur* », cette première phrase de Jean Paul II sur les marches de Saint-Pierre, qui a servi de titre au dialogue publié par André Frossard, nous préparait à recevoir cet autre appel : « *Entrez dans l'espérance* ».

« N'ayez pas peur », ce n'est pas un but ; c'est une condition nécessaire pour entrer dans l'espérance. Mais c'est une condition nécessaire qui n'est pas facile ! Il faut un très bon frein pour ne pas reculer, et il faut beaucoup de force pour « aller à contre-courant ». Je pense ici à ce que disait Péguy (et que dirait-il maintenant de la France qu'il a tant aimée !) en parlant du philosophe : « Beaucoup de gens descendent le fleuve. On fait comme tout le monde : on descend le fleuve — et les cadavres descendent plus vite que les autres. » Alors, si on veut être en compagnie des cadavres, on n'a qu'à descendre le fleuve. Remonter à la source, c'est difficile ; or la recherche de la vérité, c'est remonter à la source. C'est difficile, c'est pénible, il faut accepter d'être seul. N'est-ce pas ce que le Saint-Père ressent ? La phrase de Péguy est très significative pour lui, qui est philosophe. Il est plus, certes, en étant pape, mais il reste un chercheur de vérité, car quand on a compris ce qu'est la recherche de la vérité, on ne peut pas l'abandonner. Et dans sa recherche inlassable il doit accepter d'être seul. Il est applaudi, certes, et il l'est comme aucun autre homme sur la terre n'est applaudi aujourd'hui, malgré tout ce qu'on peut dire sur lui (c'est très secondaire, comparativement à la réalité), et pas un homme n'est écouté comme lui ; mais ce n'est pas cela qui le soutient, parce qu'il sait qu'après l'entrée triomphale à Jérusalem il y a la Croix. Il le sait. Qu'est-ce donc qui le soutient ? C'est la recherche de la vérité à travers tout, que cela plaise ou ne plaise pas. Ce n'est pas l'opinion des hommes qui nous jugera pour l'éternité, grâce à Dieu ! L'opinion des hommes s'arrête à l'horizon — quand elle va jusqu'à l'horizon ! C'est la lumière de Dieu, c'est la lumière du Christ, « Splendeur de la vérité », qui nous jugera. Lui seul nous jugera, et c'est lui qui nous demande d'être toujours dans la vérité et de la chercher à travers tout. N'est-ce pas pour cela que le Saint-Père, au point de départ, ne cesse de nous répéter : « N'ayez pas peur » ? N'ayez pas peur de qui ? De l'opinion des hommes, de ce que les hommes diront de vous. « N'ayez pas peur, pour pouvoir entrer dans l'espérance. » Le Saint-Père est un homme d'espérance, comme très peu de papes l'ont été. Déjà à Cracovie, vivant ce qu'il devait être face au régime qui lui était si opposé, il gardait l'espérance d'une façon étonnante.

Essayons donc de comprendre ce que signifie pour nous ce message du Saint-Père. Le « N'ayez pas peur » du début de son pontificat demeure, et même il prend une intensité encore beaucoup plus grande. Je l'ai entendu me dire, il y a deux ans : « Ce n'est pas drôle d'être haï ». « Si le monde vous hait, nous dit Jésus, sachez qu'il m'a haï avant vous »<sup>3</sup>. Ce n'est pas drôle, d'être haï par ceux qui devraient nous aimer, qui devraient nous donner la main et marcher avec nous. Ce n'est

---

<sup>2</sup> Inutile de dire que je ne l'ai pas vu ; mais bien que normalement, rien de ce qui se passe dans un conclave ne doit être répété, j'ai tout de même su cela. Je ne nommerai pas mes sources, mais puisqu'elles sont maintenant au ciel, il me semble que je peux raconter cette histoire.

<sup>3</sup> Jn 15, 18.

pas drôle, que des amis de la première heure trahissent. Et malgré cela, il faut maintenir le « N'ayez pas peur. » Et pour ne pas avoir peur, il faut chercher la vérité à travers tout.

Cela, le Saint-Père le montre de plus en plus. Ses trois derniers documents — l'encyclique *Splendor veritatis*, la lettre apostolique préparant au troisième millénaire et la dernière encyclique sur *l'Évangile de la vie*, dénoncent avec beaucoup de force et une très grande netteté les erreurs devant lesquelles nous nous trouvons. La culture dans laquelle nous vivons est très souvent une culture de mort, parce que le mensonge pénètre tout et que même certaines lois, au lieu d'élever l'homme vers son bien, (les lois n'ont pas d'autre sens que de rappeler à l'homme ce qu'il doit faire et l'aider à l'accomplir), deviennent complices des lâchetés, des faiblesses, des lassitudes des hommes : on n'a plus alors qu'à se cacher derrière la loi pour être « couvert », et le milieu dans lequel on vit devient complice du désordre et du mal. Il faut alors beaucoup de courage pour ne pas hésiter à dénoncer les erreurs. C'est bien ce que le Saint-Père n'a cessé de faire, et ce qu'il fait surtout dans ces trois derniers documents. C'est dit avec une très grande netteté, pour celui qui veut comprendre. Et il est dérisoire de voir que parfois certains, qui sont supposés éclairer le milieu dans lequel nous vivons, extraient des textes du Saint-Père un point particulier et le mettent en pleine lumière en disant : « Le Saint-Père ne voit plus que cela. » Mais non ! le Saint-Père est philosophe, et comme tel il cherche les causes. C'est cela qui est impressionnant. Il essaie de voir d'où vient la dégringolade, d'où vient le fait que ceux qui sont au pouvoir n'ont plus le courage d'aller jusqu'au bout de la recherche de la vérité, n'ont plus la force d'aller contre la dégradation d'une culture qui a été chrétienne, une culture qui a permis à l'Europe de jouer le rôle qu'elle a joué, une culture qui a formé des saints.

Le Saint-Père n'est pas, comme certains le prétendent, un vieillard fatigué. C'est un apôtre blessé — ce qui n'est pas la même chose. C'est un martyr, avec toute la force du martyr. Témoin de la vérité, il n'hésite pas à la dire et à dénoncer tout ce qui est contraire à la vérité. On peut avoir l'impression que si on suit le Saint-Père avec amour (car ce qu'il désire, c'est qu'on le suive avec amour, comme des fils bien-aimés, comme des enfants bien-aimés du Christ et de Marie), on peut avoir l'impression d'aller toujours à contre-courant. C'est vrai ; et ce n'est pas drôle, d'aller à contre-courant. Je sais ce que c'est ! Quand on cherche la vérité, on doit constamment aller à contre-courant. Or on a besoin de soutien, on a besoin de sentir qu'autour de nous il y a une montée. Quand on va à contre-courant, on entend dire autour de soi : « Vous n'êtes pas à la page, vous n'êtes pas de votre temps. » C'est bien évident, puisqu'on va à contre-courant ! Et pour les intellectuels, la pire des injures est : « Vous êtes en retard. » Quelqu'un me disait un jour : « Vous êtes en retard. » Je lui ai dit : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Quelle montre avez-vous ? Etre en retard, c'est une question de temps. Est-on en retard quand on cherche la vérité ? » On m'objectera : « Aujourd'hui, tout le monde est avec Hegel, et vous, vous êtes avec Aristote. Vous êtes donc en retard. » A cela je réponds : « Aristote est-il donc plus vieux que Hegel ? Je voudrais bien savoir si, dans deux mille ans, on regardera encore Hegel comme on regarde Aristote maintenant ! » C'est une réponse qui fait taire les gens.

Je me souviens d'une revue (qui, je crois, a été très éphémère) dont le premier numéro, paru en 1968, était sur le prêtre. On avait interrogé toute une série de prêtres, notamment à Paris : « Qu'est-ce que le prêtre ? » Un jeune prêtre a répondu : « Notre formation, au grand séminaire, n'est plus celle que nous devrions recevoir : on nous forme comme des bâtards. On nous forme (soi-disant) à la philosophie scolastique, à la théologie, mais on ne nous forme pas à ce qui fait le monde d'aujourd'hui. Par rapport à ce monde d'aujourd'hui, nous sommes des bâtards. » On voit bien ce

qui était sous-jacent à son reproche : on aurait sûrement dû mieux les former. Nous devons battre notre coulepe et reconnaître que nous n'avons peut-être pas bien formé les futurs prêtres à l'amour de la vérité et à la recherche *personnelle* de la vérité. On n'a pas assez montré l'exigence de la recherche de la vérité dans la formation de la personne humaine. Car il s'agit bien de former des *personnes humaines* capables d'*aimer à la suite du Christ*. Le chrétien est celui qui est formé par le Christ, et on n'a peut-être pas assez montré que se donner à Jésus dans la vie religieuse ou dans le sacerdoce, c'est ce qu'il y a de plus grand ; mais pour cela, il faut suivre Jésus « partout où il va »<sup>4</sup>, avoir un amour toujours plus grand pour lui, et le considérer comme le premier éducateur.

Jésus a été l'éducateur des apôtres, on ne peut pas le nier. Il a vécu avec eux. Et si nous ne vivons pas avec le Christ, c'est alors que nous sommes des bâtards. Si nous vivons avec le Christ, nous sommes des fils de Dieu : drôles de bâtards ! Nous sommes des fils de Dieu, nous sommes faits pour cela, et nous savons qu'être fils de Dieu, *c'est être parfaitement homme*, plus que n'importe quoi d'autre. Car toutes les aspirations humaines sont assumées par ce qu'il y a de plus grand. Il faut donc, quand nous avons l'impression d'être comme des bâtards, d'aller à contre-courant, essayer de comprendre ce que veut dire « aller à contre-courant ». Profondément, on ne va pas à contre-courant, puisqu'on suit Jésus (ou qu'on essaie de le suivre), puisqu'on suit Marie et qu'on essaie d'être fidèle ; puisqu'on suit Jean comme l'Apôtre bien-aimé ; puisqu'on suit Pierre comme celui qui a reçu du Christ la charge de veiller sur ses brebis ; puisqu'on suit les saintes femmes, toutes proches de Jésus ; puisqu'on suit la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle n'était pas malheureuse ! et elle ne s'est jamais dit qu'elle était née bâtarde. Simplement, c'est une sainte, et la formation chrétienne est en vue de la sainteté.

Que la culture moderne n'ait aucun souci de la sainteté, qu'elle tende seulement à faire des sportifs, très bien, je n'ai rien contre ; mais je ne dirais tout de même pas : « Je ne fais pas ma conférence aujourd'hui, parce qu'il y a un match important et je voudrais y être pour montrer que je ne suis pas un bâtard. » Non, je laisse les autres y aller si cela leur fait du bien. On est heureux de voir que les gens sont heureux de faire telle ou telle chose... mais soi-même on a choisi autre chose. Et pour beaucoup de choses, c'est comme cela. On n'est pas « contre », on ne choisit pas d'être « contre », on ne choisit pas d'être « anti ». Pas du tout. On est *pour* que l'homme soit heureux, *pour* que l'homme trouve son bonheur, sa béatitude, dans le Christ, parce qu'on sait que, en dehors du Christ, il n'y a pas de véritable bonheur, pas de béatitude. On sait que, en dehors du Christ, il n'y a pas de vérité plénière, ni de véritable amour, et que notre cœur ne peut pas être pleinement comblé en dehors du Christ.

On m'objectera : « Mais tout cela, c'est dans la foi ; ce n'est pas facile ! » C'est vrai. Dans un monde qui vit uniquement d'images (le cinéma, la télévision, les affiches, les revues...), un monde où domine le signe, le visible, tout ce qui atteint directement nos passions, ce n'est pas facile de comprendre que le Christ est toujours là, présent au plus intime de notre cœur, à cause de cette épaisseur énorme d'images et d'imaginaires. Je pense ici à Mexico, où je suis allé en pèlerinage à Notre Dame de Guadalupe. Là-bas on m'a dit que Mexico était la ville où la pollution était la plus forte, et qu'on ne voyait qu'une fois par an les volcans qui entourent la ville. Il paraît que c'est très beau, mais la pollution est telle qu'on ne les voit pas ; on a sur la tête comme un couvercle de plomb.

Cela me fait penser à la culture d'aujourd'hui. On nous dit : « Le Christ est présent. » Oui, dans la foi, c'est vrai ; mais si nous vivons uniquement au niveau de nos sensations et de nos images, nous ne rencontrons pas Jésus. Il est comme absent, et au bout d'un certain temps on dit : « Il n'est

---

<sup>4</sup> Cf. Ap 14, 4.

plus là. » On aura alors l'impression que si on ne se plonge pas dans la pollution nouvelle (car il y a maintenant pire que la pollution de l'atmosphère, de la nourriture, etc. : il y a une pollution psychologique et culturelle), on est un bâtard. Attention ! Renversons les choses : le bâtard est celui *qui ne voit plus la finalité*. Le bâtard est celui qui est replié sur lui-même et honteux de lui-même ; celui qui, au lieu d'aller droit son chemin, s'arrête à lui-même et à tout ce qu'on dit, et à toutes les images, et qui vit uniquement d'images. C'est cela, le bâtard. C'est l'homme qui n'est plus conscient de sa dignité d'homme, et qui ne cherche plus la vérité. Si chercher la vérité, c'est être bâtard, j'aime mieux être bâtard que d'être emporté dans le courant de tous ceux qui courent en oubliant complètement leur finalité, en ne sachant plus du tout ce qu'ils font. Au milieu de ce monde, si nous sommes chrétiens, nous sommes fils de Dieu. Voilà la chose la plus grande. Personne, jusqu'ici, n'a pu dire quelque chose de plus grand pour nous. Personne. Même être « prix Nobel » ; car comparativement au titre de « fils de Dieu » ce n'est pas grand-chose ! Mais nous avons perdu la noblesse de notre foi, le sens de la grandeur de notre foi, qui nous oriente vers la vision béatifique parce que nous sommes des fils bien-aimés du Père, des héritiers directs du Christ<sup>5</sup>. Qu'y a-t-il de plus grand que d'être héritiers du Christ ? Nous sommes de noblesse royale. En même temps nous sommes de la démocratie la plus absolue qui soit, puisque nous faisons partie du « peuple de Dieu » ; mais nous ne devons jamais oublier que nous sommes de noblesse royale, puisque nous avons en nous quelque chose qui nous fait *fils* de Dieu.

Il ne faut surtout pas se laisser aller aux propagandes de droite ou de gauche. Il faut regarder la dignité et la grandeur de l'homme qui cherche la vérité et qui aime ses frères. Qu'est-ce qui fait notre dignité ? « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es. » Si nous adorons Dieu, nous vivons ce qui nous lie à Dieu dans notre être même. Si nous n'adorons plus Dieu, nous sommes des bâtards par rapport à notre vraie vocation — notre vocation chrétienne et notre vocation d'homme tout court —, parce que nous ne cherchons plus la vérité. Pourquoi ne la cherchons-nous plus ? parce que plus personne ne la cherche et que, autour de nous, plus personne ne nous aide à la chercher.

Si nous avons dans le cœur cette noblesse qui vient du cœur du Christ, nous avons en même temps l'amour de Jésus pour les pauvres, pour les plus pauvres, pour ceux qui, étant réduits à un état profond de misère et de tristesse, ne peuvent plus se conduire tout seuls, parce qu'ils n'ont plus assez d'autonomie et qu'ils sont incapables de l'acquiescer. Nous devons les aimer comme le Christ les a aimés. « Laissez venir à moi les petits enfants... et ceux qui leur ressemblent »<sup>6</sup>. Les petits qui doivent grandir, cela va, parce qu'ils grandiront. Mais il y a des « petits » qui ne peuvent plus grandir et qui se replient sur eux-mêmes ; et ces petits-là, il faut de l'héroïsme pour les aimer, et nous ne pouvons les aimer en vérité que s'il y a en nous cette noblesse divine. C'est cela qui est merveilleux dans le mystère de Jésus : il a cette noblesse de Fils bien-aimé du Père, et ce qu'il y a de plus beau en lui, c'est l'amour qu'il a pour le Père. Quand il nous parle du Père, on comprend (ou on entrevoit !) combien il est lié au Père : « Le Père et moi nous sommes un »<sup>7</sup> ; « Tout ce fait le Père, le Fils le fait pareillement »<sup>8</sup>. De sorte que si on veut comprendre le Fils, il faut le regarder dans la lumière du Père. Et en même temps, Jésus, qui a une telle grandeur dans son cœur, est celui qui

---

<sup>5</sup> Ro 8, 16-17 ; Ga 4, 7.

<sup>6</sup> Lc 18, 16.

<sup>7</sup> Jn 10, 30 et 38 ; 14, 10-11 et 20 ; 17, 21.

<sup>8</sup> Jn 5, 19.

accepte d'être le plus pauvre de tous : « Des pauvres, vous en aurez toujours, mais moi [moi qui suis le plus pauvre, le plus mendiant], vous ne m'aurez pas toujours »<sup>9</sup>.

En suivant Jésus et en suivant le Saint-Père qui est pour nous le successeur de Pierre et qui a donc reçu de Jésus l'ordre de faire paître ses brebis, nous avons au plus intime de notre cœur une soif de vérité, et personne d'autre ne peut nous donner la vérité que nous cherchons ; alors nous la cherchons de tout notre cœur et nous essayons par tous les moyens de la comprendre. A ce moment-là, on ne pense plus du tout qu'on va à contre-courant ! Peut-être au point de départ, quand nous avons choisi de ne pas suivre tel ou tel philosophe moderne, ou tel ou tel homme politique moderne, ou tel ou tel homme qui réussissait bien dans les affaires... mais réussir dans les affaires, aujourd'hui, cela ne dure pas très longtemps ! Peut-être qu'au point de départ nous avons eu l'impression d'aller à contre-courant. Mais très vite on n'a plus du tout cette impression ; on n'y pense plus du tout, parce qu'on cherche la vérité. Et c'est peut-être pour cela qu'aujourd'hui, l'Esprit Saint veut que nous comprenions que l'Eglise est une famille. Ainsi nous nous retrouvons ensemble pour prier, pour recevoir une doctrine (celle du Saint-Père, celle de l'Eglise), pour chercher la vérité. On ne se retrouve pas pour se dire mutuellement qu'on n'est pas contre les autres ! Au contraire, on voudrait tant qu'ils soient éclairés, qu'ils quittent les ténèbres pour aller vers la lumière ! Alors on les prend dans la prière, et on leur demande s'ils acceptent qu'on prie pour eux ; car si quelqu'un accepte qu'on prie pour lui, il est déjà sauvé.

Comprenons bien que suivre le Saint-Père, ce n'est pas premièrement aller à contre-courant : c'est chercher la vérité, c'est chercher le Christ. Si nous sommes chrétiens, c'est la chose primordiale qui doit habiter notre cœur et notre intelligence. Nous entendons alors cet autre appel du Christ : « Entrez dans l'espérance. » Et entrer dans l'espérance, c'est reconnaître qu'on a bien choisi, ce qui est très important, parce que le choix qu'on a fait est capital. Quand notre vie repose sur un choix personnel important, et que ce choix est très conscient et très actuel, cela nous donne une très grande force. Si ce choix s'estompe et qu'on a l'impression d'être mû, de faire cela parce que tout le monde le fait, on descend le fleuve (comme dit Péguy), et on ne cherche plus la source. Alors on n'a plus aucune force. C'est quelque chose qui me frappe beaucoup : ce qui manque aujourd'hui, c'est cette force de ceux qui ont choisi, qui *savent* qu'ils ont bien choisi, et qui ne remettent plus en cause ce choix parce qu'ils l'ont fait en demandant conseil, en priant, et que ce choix s'est imposé à eux avec une très grande force.

Je me souviens (c'est un petit exemple de rien du tout), c'était pendant la guerre. Je faisais souvent de l'auto-stop pour aller d'Etiolles (près de Corbeil, là où était le couvent dominicain du Saulchoir) à Paris, car il n'y avait plus de trains. C'était une occasion de pouvoir parler avec les gens et aussi témoigner. Un beau jour, juste avant que je descende de la voiture qui m'avait pris, le conducteur, très sympathique, me dit : « Père, vous avez une vie difficile. » A quoi j'ai répondu : « Non, ce n'est pas la difficulté qui domine ; nous avons une vie très belle, très grande. » — « Mais dites-moi : ne vous arrive-t-il pas de vous dire : “Je me suis trompé dans mon choix” ? » Je lui ai dit : « Pourquoi ? cela vous arrive, à vous ? » Alors il m'a regardé avec un air un peu désespéré : « Oui » (il avait quitté l'Eglise catholique). J'ai ajouté : « Moi, cela ne m'arrive jamais. C'est une grâce de Dieu, c'est sûr ! Cela ne m'arrive jamais. On a la certitude que le Seigneur est là et qu'il nous aime. Et ce choix, dans sa certitude, permet qu'on avance, qu'on avance toujours, et qu'on soit fidèle. »

---

<sup>9</sup> Jn 12, 8.

La fidélité ne peut exister que si ce choix premier demeure fervent. Pensons à l'Eglise d'Ephèse dont parle l'Apocalypse, celle qui parmi les sept Eglises d'Asie Mineure est l'Eglise de Marie et de Jean. Quelle est la correction qui est adressée par Jésus, par l'Esprit Saint, à l'Eglise d'Ephèse ? Tout va bien, semble-t-il, pour cette Eglise : « Je sais tes œuvres et ton labeur (...). Tu as pour toi de haïr les œuvres des Nicolaïtes »<sup>10</sup> — autrement dit, tu es fidèle à la doctrine. Les Nicolaïtes représentent en effet les diverses formes d'éclectisme, tous ceux qui pensent pouvoir à la fois être du Christ et être de ce monde, autrement dit servir deux maîtres<sup>11</sup>. Ainsi, on est conservateur pour sa cave et révolutionnaire pour son grenier. On fait des mélanges au niveau doctrinal, et on fait (si j'ose dire) sa propre « soupe » doctrinale. Il n'y a donc plus de recherche de la vérité. L'Eglise d'Ephèse, elle, est fidèle à cette recherche de vérité. Le seul reproche qui lui soit fait est d'avoir perdu la ferveur du premier amour<sup>12</sup>.

Ne jamais perdre la ferveur du premier amour, c'est capital pour un chrétien. « Entrer dans l'espérance », c'est cela : c'est renouveler incessamment la ferveur du premier amour. Et cela, on doit le demander au Seigneur. Quand on voit des époux, mariés depuis quarante ou cinquante ans, qui ont toujours la même ferveur d'amour, c'est merveilleux. Quand on voit un vieux religieux qui a la même ferveur d'amour qu'au noviciat, c'est merveilleux. Qu'est-ce qui nous donne cette ferveur ? C'est l'espérance. C'est l'espérance qui nous maintient jeunes, victorieux de la vieillesse. Après tout, la vieillesse n'atteint que l'écorce, l'extérieur. Ce sont des rides, pas plus ! Votre âme ne vieillit pas. Si on a la conviction que notre âme ne vieillit pas, et qu'on vive surtout de son âme, on ne vieillit pas. Comment vieillirait-on, puisque l'âme ne vieillit pas ? Elle ne peut pas vieillir puisque, au niveau naturel, elle est immortelle et donc au delà du temps, et que, par la grâce, elle est appelée à l'éternité. Si l'on vieillit, c'est qu'on vit plus dans son corps que dans son âme. Que le corps fasse mal, oui, cela peut arriver ! La maladie nous fait vivre dans un corps qui nous fait mal. Mais si notre corps est en bonne santé, s'il est seulement fatigué, cela n'a pas d'importance : on vit dans son âme, et là on ne vieillit pas. Entrer dans l'espérance implique de renverser les positions. Les bâtards, ce sont ceux qui vivent dans leur corps. « Les habitants de la terre », comme dit l'Apocalypse<sup>13</sup>, ce sont ceux qui vivent uniquement de leur corps, de la sensibilité, de ce qu'ils touchent et de ce qu'ils voient. Ceux-là, en se repliant sur eux-mêmes, deviennent très vite des petits vieux, des bâtards. Le Saint-Père vit de son âme. C'est pour cela que je dis qu'il n'est pas vieux, mais blessé dans son corps, et ce sont les conséquences de son martyre, de cette grande blessure qu'il a reçue en 1981 et qui aurait pu le faire mourir — mais la Sainte Vierge a été là. Jean Paul II est un témoin blessé, et donc un vrai témoin. Car pour être témoin de la blessure du cœur du Christ, il faut être blessé soi-même — alors seulement on est un vrai témoin. Comme pendant la guerre : ceux qui avaient été blessés et qui étaient repartis, ceux-là, c'était des « vrais ». Celui qui ne connaît pas certaines blessures ne sera pas vrai jusqu'au bout. Et quand on va à contre-courant, il y a des gens qui vous tirent dans le dos ; mais on ne s'inquiète pas, parce que la Vierge Marie est là, et le Saint-Père est là, et tous ceux qui sont nos amis.

Le Saint-Père sait bien que la lutte n'a jamais été aussi forte qu'aujourd'hui. La grande tentation est donc de s'avouer vaincu. C'était la tentation de la dernière guerre. Quand on était obligé de reculer, on rencontrait certains qui vous disaient : « Ce n'est pas la peine de continuer à vous

---

<sup>10</sup> Ap 2, 2 et 6.

<sup>11</sup> Lc 16, 13.

<sup>12</sup> Ap 2, 4 : « J'ai contre toi que tu t'es relâché de ton premier amour ».

<sup>13</sup> Ap 11, 10 ; 13, 8 ; 13, 12-14 ; 17, 2 ; 17, 8...

défendre, laissez-vous prendre, vous êtes battus d'avance. » Parce que là est la grande tentation, le Saint-Père nous dit : « N'ayez pas peur » — un « N'ayez pas peur » en vue d'avoir l'espérance de la jeunesse, cette espérance de l'âme qui aime et qui cherche la vérité.

Que notre espérance soit celle d'une âme vibrante de jeunesse, d'amour de la vérité, vibrante aussi d'amour des plus pauvres, des plus petits, et d'amour des plus grands et des saints. Il faut avoir toujours dans notre cœur cet amour actuel, parce que Jésus est là, lui qui est à la fois le plus pauvre et le plus saint.